



Douze heures

Joe Zerbib

Aldo

Bip bip. Il y a d'abord ce jeune homme dont on ignore le nom. On l'appellera Aldo. Sa montre à affichage numérique vient de sonner minuit. On dirait qu'il guette à l'angle de la rue. Il se pourrait qu'Aldo soit là parce qu'il n'a rien d'autre à faire. Ou parce que dans son petit appartement en rez-de-chaussée l'air ne circule pas.

Il palpe ses biceps, ausculte ses abdos. Il se trouve beau, peut-être intimidant. À moins de vingt ans, il sait déjà qu'il passera sa vie ici, au croisement de ces deux ruelles, à faire des prophéties sur les courants d'air.

Quelques instants plus tôt un scooter suspect a remonté la rue. Le conducteur était casqué. Aldo l'a suivi du regard. Le deux-roues s'est engagé dans le cul-de-sac. Il n'est pas du coin. Il repassera par là, c'est obligé.

Voici l'inconnu qui reparaît. Son scooter trotte au ralenti sur les pavés caducs. Aldo le regarde s'approcher, presque trop suspect. L'inconnu arrive à sa hauteur, plonge la main dans sa poche intérieure. Aldo n'y croit qu'à moitié. Il fait un pas en arrière, au cas où... Le revolver, noir mat comme un fragment de nuit, surgit de la doublure et crache une comète en direction du jeune homme.

Aldo tombe mort, le poumon perforé.

Boris

On l'appellera Boris, l'assassin casqué. Son scooter s'échappe des quartiers espagnols et file vers le bord de mer. Il n'est pas hors de danger. Mais ses mains tremblent tellement sur le guidon qu'il est contraint de s'arrêter. Il y a une petite rotonde au bord de l'eau avec une baraque fluo qui vend des *taralli*. On devine le Vésuve de l'autre côté de la baie, qui semble une butte assaillie par des lucioles.

Boris ôte son casque face à la mer. Il respire par petits hoquets nerveux. Ses cheveux blonds font à son crâne comme des anémones dorées dans un courant marin. Une adolescente attablée à quelques mètres le regarde sans respirer.

Il n'a jamais tué avant ce soir. Si ce n'était que ça, Boris reprendrait son souffle. C'est qu'il n'est pas sûr d'avoir descendu le bon. Avant de mourir, la victime a fait un pas en arrière en se couvrant le visage. Boris ne sait pas de quoi il avait l'air. Ça sent l'incident diplomatique entre deux clans qui s'ignoraient tranquillement jusqu'alors. S'il s'avère que Boris s'est planté, ceux de son propre clan lui feront payer cher la bavure.

L'adolescente attablée ne l'a pas quitté des yeux. Elle aime chez lui cette mine préoccupée qu'il enfouit dans le lointain. Elle pousse un cri. Une lame arrachée d'un fourreau glisse sur la pomme d'Adam du blondinet. Il n'a rien vu venir.

Boris tombe mort, la gorge tranchée.

Ciro

On l'appellera *Ciro*, le meurtrier à l'arme blanche. Il se dit souvent qu'il aurait fait un excellent *ninja*, s'il était né quelques siècles plus tôt, un peu plus à l'est. Après avoir égorgé le blondinet, il saute dans une voiture rouge côté passager. Le conducteur file sur la via Caracciolo. Ce samedi soir l'air est lourd. Toute la ville est venue chercher un peu de vent près des rochers.

La voiture s'arrête piazza del Plebiscito. *Ciro* a plusieurs anneaux d'or à chaque oreille, qui tintent quand il marche. Il laisse le San Carlo sur sa droite, s'engouffre dans la via Toledo pour rejoindre les quartiers espagnols. On croise de jolies filles trop maquillées qui parlent fort pour couvrir le carillon de leurs bijoux en toc. Lui les aime crues, mal coiffées, vêtues des haleurs tièdes du matin.

Sa dague dans sa veste comme un deuxième sexe près du premier, qui commence à se durcir, il imagine chacune sans son fard, sans ses odeurs artificielles. Et puis *vlan*. Son épaule tamponne un autre corps qui pivote et s'effondre en sculptant dans l'air une spirale. Une fille à terre, en larmes : il la relève. Elle chialait déjà avant que je la heurte, se dit *Ciro*. Les yeux de la fille s'enfoncent dans ceux du garçon. Il la sent toute proche. Presque dedans lui. Elle a peut-être senti en le touchant qu'il vient de trancher la gorge d'un autre.

Elle est toute de pierre. Ciro voudrait clore cette parenthèse par une étreinte improbable qui la diluerait. Il cherche un mot, serre son couteau dans la doublure. Pour dégainer son arme, il a toujours eu le sens de l'urgence. Avec les mots, c'est différent. La fille a fait un pas, timide, hors de portée. Un de trop. Pas grave. À Naples, on se recroise.

Delia

On l'appellera Delia, la jolie fille en larmes. Elle sait qu'en ce moment même, le garçon pense à elle comme elle pense à lui. Cette connexion étrange qui n'existera jamais que dans leurs têtes lui laisse dans la gorge une sensation de sécheresse.

Ce beau *bad boy* qui l'a percutée, Delia a senti en lui une contradiction sur pattes, un pied dans le réel qui est une tête dans les étoiles.

Elle prend une rue sur la gauche. Traverse la piazza del Municipio. Son séjour à Naples s'arrête ici. Demain matin elle verra la Sicile s'approcher du bateau. En sortant du port elle mangera son *arancino* gras couleur aurore et ira se coucher pour rattraper sa mauvaise nuit.

Combien de temps pensera-t-elle encore au Napolitain ? Delia se sent plus lourde. Elle emmène quelques bagages de plus sur le bateau pour Palerme : cette bouche généreuse mais compacte, ce regard prédateur et reliant les deux un nez en bec d'aigle qui fendait la foule sur la via Toledo.

Delia entre dans le port. Des voitures-cloportes sabrent l'espace vide sans se soucier des lignes blanches. On empile les containers sur un paquebot qui ronfle. Derrière, l'horizon semble un panneau peint à la main auquel personne n'a jamais cru.

« S'il vous plaît, le bateau pour Palerme ? », dit Delia. L'homme ne parle pas italien. Il bredouille quelques mots dans une langue barbare. Delia n'a rien compris. Elle s'éloigne au hasard vers une autre silhouette.

Elisha

On l'appellera Elisha, ce grand Noir vêtu de noir qui traîne tout un barda de joujoux fluorescents. Elisha revient de Procida où il a vendu quatorze briquets, trois serre-têtes et un Louis Vuitton contrefait.

Il a très bien compris ce que lui demandait la jeune fille. Mais dans l'émotion c'est du wolof qui est sorti. Il aurait pu tendre la main vers le ferry tout blanc amarré non loin de là. Il l'a pris cent fois pour aller voir ses frères de Palerme.

Elisha ne voulait pas éloigner de lui ce morceau de femme égaré. Il aurait voulu l'accompagner jusqu'au ferry. Lui raconter sa traversée en Méditerranée dans un rafiot puant, entassé avec un contingent de bétail pour l'Europe. Il a seulement dit « c'est quoi ton nom ? » Dans le noir, les Noirs ont l'air mauvais. Elle a pris ça pour un « dégage ».

Elisha marche sur la via Marina, s'arrête au prochain feu. Ça passe au rouge. En août toutes les voitures ont les fenêtres ouvertes, sauf les aigris qui ont mis la clim'.

Elisha passe entre les bagnoles. Il a sorti les paquets de mouchoirs. Quelqu'un tend un euro par la fenêtre. Elisha n'a pas vu le visage. C'est la monnaie qui compte. Les mouchoirs disparaissent dans l'habitacle, Elisha tend la main mais la pièce roule sur l'asphalte hors de portée et le feu passe au vert. Les voitures à l'unisson ralentissent leurs fumées toxiques et laissent le grand Noir debout, immobile, au milieu de la chaussée.

Flora

On l'appellera Flora, cette femme en nage dans l'habitacle qui file à toute allure sur la via Marina. Elle sort un mouchoir du paquet qu'elle vient d'arracher au grand Noir et s'éponge le front dans une tempête d'insultes. Il n'y a personne sur le siège passager.

Flora a mis sa fourrure et ses collants d'hiver. Elle transpire sa haine de l'été, toutes fenêtres ouvertes pour se persuader qu'il y a du vent. Sa voiture zigzague dangereusement. Elle examine les trottoirs, veut voir le visage de chaque silhouette qui passe.

Elle sait que son mari vadrouille dans la ville en quête d'une paire de cuisses à bon prix. Voilà dix ans qu'elle supporte ces adultères nocturnes. Ce soir elle a décidé d'en finir.

Elle tourne à gauche vers la gare centrale, où s'agrègent les vendeuses de sexe. Le boulevard sordide défile dans le pare-brise. L'autoradio crépite les infos de la journée. En ce 15 août asphyxiant, les messes de l'Assomption ont vu une

fréquentation record. Les fidèles sont venus chercher un peu de fraîcheur dans la nef de leur paroisse. C'est d'ailleurs à l'église, devant la statue de Moscati, que Flora a décidé que son mari ne la tromperait plus jamais. La voici qui prie à voix haute, plus fort que l'autoradio, les yeux fermés. Elle le dévisage en rêve, lui, sur un matelas crasseux qui grince à chaque coup de bassin, avachi sur une putain qui fait semblant d'en jouir.

Flora éclate en sanglots, de grosses larmes se mêlent à la sueur de son visage, son *Ave Maria* déraile en un vent de mort et de blasphèmes. Derrière elle on klaxonne mais la femme n'existe plus.

Une main se pose sur son épaule. « Ma puce, faut pas te biler comme ça, gare-toi, on va papoter. » Flora ouvre les yeux, lève la tête. Une prostituée a passé la main dans l'habitacle et caresse sa nuque avec un sourire maternel. C'est un autre feu rouge, qui est passé au vert, puis peut-être au rouge et encore au vert. Depuis combien de temps est-elle à l'arrêt ?

Flora passe la première et redémarre en trombe.

Gina

On l'appellera Gina, la putain charitable qui aurait pu y perdre un bras. Sur un trottoir du corso Novara, à l'angle avec la via Palermo, Gina et sa collègue pestent contre la folle à la fourrure qui a déguerpi.

Le boulevard est désert. D'habitude on voit remonter depuis la gare centrale ces saumons nocturnes, ivres de misère, qu'il est facile d'appâter en bombant le torse, en exagérant un sourire. En ce 15 août il fait trop chaud, chacun cherche plutôt à éviter toute forme de friction.

Un homme cependant s'est arrêté devant elles, pas le profil du client. Gina le dévisage, « c'est pour moi ». La putain, suivie de près par son butin, marche en accusant sa cambrure. Après vingt ans de trottoir, elle se demande encore à chaque nouvelle prise si le client sait qu'elle a été homme.

Ils s'engouffrent dans un immeuble. Au troisième étage on entre sans frapper (tout l'appartement est consacré au trafic de l'amour). Il a déjà son billet de cinquante euros dans la main. Le bouche à oreille a fonctionné. Gina accueille le billet, fait entrer le client dans la dernière pièce au bout du couloir.

Le fond de l'air a changé. Le jeune homme, bien que timide, articule cette incantation qu'il a dû se répéter cent fois avant d'oser la dire : « Je veux vous voir nue. » Tu veux t'astiquer en me regardant ? pense Gina. Pourquoi pas, ça fera une capote d'économisée.

La prostituée se déshabille sans mise en scène. La voici complètement nue devant le lit, debout, souveraine malgré cette poitrine artificielle qui bave jusqu'au nombril et ce sexe d'homme entre les jambes qui a l'air plus factice encore. Elle sait que sa monstruosité intimide, depuis le temps elle a appris à y prendre goût.

Le jeune homme sort de sa doublure un appareil photo. La putain s'allonge sans rien dire. Son regard a changé. Elle est d'abord flattée. Mais au premier clic elle se durcit. Elle se voit déjà immobilisée sur du papier, toute son essence aplatie en une seule strate, réduite à cette cohabitation contre nature d'un homme et d'une femme dans un même corps. Elle est pourtant mille autres choses. Cet œil mécanique braqué sur elle, qui contient en puissance tous les regards du monde, Gina veut maintenant l'anéantir. Le jeune homme a compris. Il fait un pas en arrière.

La putain le chasse de la chambre en agitant son sexe comme une matraque. Elle hurle dans le couloir des injures à faire trembler tous les démons qui rôdent.

Hector

On l'appellera Hector, le jeune photographe qui court sur le corso Novara.

Il n'a pris qu'une seule photo, pourvu qu'elle soit correcte. Ou peu importe. Si elle est ratée, ce sera tout aussi bien. De toute façon, quand elle sera exposée dans cette galerie chic de Turin, un petit texte à côté du cliché racontera son immersion épique chez les trans de Parthénope.

Pendant que la putain se touchait nue sur le lit, une partie de lui a eu envie d'effleurer une partie d'elle. Et son corps tout entier a voulu s'étendre près de ce corps fragmenté. S'il avait sorti son sexe avant son appareil photo, il aurait fait une belle série assurément. La prostituée se serait laissée prendre. Ils auraient peut-être passé la nuit à.

Hector peut encore tout inventer, le souvenir est frais. Mais à ses sueurs d'excitation se mêlent des suées de dégoût. Une lutte a commencé en lui. Entre le photographe sûr de ses valeurs qui n'aime que les cuisses de femmes et une autre âme dans le même corps, qui accueille sans peur tous les instincts qui passent.

Il prend à gauche sur la via Foria, passe devant l'Albergo dei Poveri, puis le Jardin botanique. Pendant que défilent ces macrocosmes endormis, Hector s'imagine enlacé dans la putain. Cent fois il refait courir son regard de la poitrine artificielle au pénis épilé qui semblait un lambeau de pâte à pain. Mais voilà qu'il invente. L'image du monstre nu semble déjà un souvenir d'enfance.

Hector s'arrête. Il sort son appareil photo. Off/on. Mode play. Un courant d'air a passé, l'appareil photo s'envole, Hector vacille dans un arbuste plein de sacs plastiques.

Iacopo

On l'appellera Iacopo, ce jeune voleur de nuit, ivre d'avoir réussi son larcin. Il fuse à scooter, sans casque, l'appareil photo en bandoulière encore allumé. Il hurle sa victoire plus fort que ne vrombit sa monture. Il grimpe la via Salvator Rosa, qui devient le corso Vittorio Emanuele. De là on surplombe la ville à une juste hauteur. Iacopo ne se lasse jamais des méandres de ce boulevard, qui semble une route à flanc de montagne en plein cœur de la ville. On devine la mer et le Vésuve au loin comme une butte assaillie par des lucioles. Et sous la ligne du regard s'étalent les toits épineux de Montesanto et des quartiers espagnols.

Il s'arrête. Iacopo veut admirer son nouveau joujou. Mais quand il tourne l'écran vers lui pour fouiner dans les réglages, une image lui saute au visage et lui arrache un cri de dégoût. Une transsexuelle nue lui sourit dans le petit cadre luminescent. Iacopo est aimanté par le cliché. Mais il a un mauvais sentiment. Comme si un démon lui souriait de l'autre côté des choses, pour lui signifier sa complicité éternelle avec le mal. Iacopo efface la photo.

L'appareil est neuf, l'objectif tout petit, on dirait du lourd. Iacopo veut faire un cliché. Il pense à Carmela qui l'attend plus tard sous le pont de la Sanità, pour une virée nocturne. Il lui fera une série de photos qu'elle gardera toute sa vie. Il lui faut d'abord apprendre à shooter.

Iacopo tripote les boutons. L'écran s'allume à nouveau, dans le cadre apparaît une reproduction du boulevard en deux dimensions. Soudain une grosse goutte lui atterrit sur le poignet comme un mollard. Puis une autre sur le haut du crâne. Bientôt c'est une trombe d'eau qui s'abat sur toute la ville. Une de ces moussonnades d'août qui font remonter les anguilles de la baie par les caniveaux.

Iacopo saute sur sa monture et fonce sur le boulevard en quête d'un abri. Dans la précipitation il n'a pas vu ce petit corps qui se jette sur la chaussée. Il l'esquive d'un coup de guidon. La silhouette manque de passer sous ses roues.

Lea

En évitant le scooter, elle a volé en arrière pour atterrir sur le trottoir d'où elle avait décollé. Lea, folle de rage, se colle contre les murs pour esquiver l'averse après le scooter, mais le vent s'est levé sur le boulevard, il n'y a pas moyen de rester au sec.

Elle s'arrête sous un balcon un peu plus large. Le rideau de pluie a verrouillé la ville, plus rien ne bouge. Il y a juste une silhouette, au loin, qui s'approche en courant. C'est peut-être lui. Elle l'attend depuis trente-cinq minutes pendant lesquelles elle a vu défiler ses trente-cinq ans. Ils se sont rencontrés hier, il lui a dit rendez-vous à minuit, ici, demain. C'était un inconnu. Plutôt *has-been* mais Lea s'est dit pourquoi pas, il est mignon.

Elle se sent un peu niaise d'y avoir cru. Ce n'est pas lui qui s'approche. Mais le passant s'arrête sous le même balcon. Il est plus grand, plus barbu que l'inconnu d'hier. Celui-ci ferait aussi bien l'affaire.

Il dit quelques mots d'usage sur le temps qu'il fait et les scooters imprudents. Belle voix caverneuse. Il a son chez-lui tout près d'ici, dans un de ces escaliers en ruine qui descendent vers Montesanto.

J'ai troqué un inconnu pour un autre, pense Lea, on dirait que j'y gagne au change. Des lampions orangés surplombent ces escaliers friables transformés en lits de torrents. Ils passent sous la voûte d'un pont qu'elle n'avait jamais vu. Lui, elle l'a déjà croisé, c'est sûr. À la lumière intime de ces impasses en série, elle reconnaît un nez et un regard. Elle n'ose pas le dire.

L'homme a levé la main vers un balcon, là-haut. Ils entrent en hâte dans la cage d'escalier.

Mauro

Mauro entre le premier dans l'appartement. Pas de galanterie inutile qui augurerait une entourloupe. Il faut montrer qu'on est entier.

Pas besoin d'allumer l'halogène. Les fenêtres donnent sur le versant abrupt de la colline, qui d'ici semble un mur constellé de diodes. L'inconnue est petite, brune, simple. Ses lèvres rouge sang la sauvent. Dehors ce n'est plus une averse mais un bombardement. La pluie qui tambourine sur les toits couvre le silence entre les deux êtres qui s'examinent et se désirent sans savoir quoi se dire.

Pas besoin de la déshabiller, ses vêtements trempés ont glissé d'eux-mêmes le long de ses cuisses. Est-ce qu'elle m'a reconnu ? pense Mauro. Hier soir on passait à la télé le dernier film où il a joué. Un petit rôle de petite frappe. Pas glorieux. Elle m'a vu dans un autre, ou dans cette pub pour le don du sang.

Mauro va chercher une serviette. Puis se ravise. On se sèchera l'un contre l'autre et on remplacera la pluie par la sueur. Il se dit qu'il n'a jamais fait l'amour avec une dont il ignorait le nom.

Peau contre peau. *Ils ressemblaient à deux lacs juxtaposés dont les eaux se sont fondues en profondeur.* Il a dit ça en public, Mauro, sur la scène d'un théâtre, il y a longtemps, avant de jouer dans des pubs et des téléfilms. À l'époque il avait tout compris. Mais pas encore éprouvé. La voici enfin cette sensation à l'état pur. Surface contre surface, chacun impénétrable et pourtant dilué, là, en apnée dans les abysses d'un même gouffre.

Ils s'enlacent, s'aiment, s'en souviendront.

Mauro entre en elle, face à la fenêtre grande ouverte où la pluie a cessé. Elle pousse un cri, transportée. Mauro est distrait : les cris de sa partenaire se mêlent à d'autres tout proches. Il y a une autre femme qui gémit, dans un autre appartement. De plaisir ou de douleur, on ne sait pas trop. Mauro se dit que les deux sont parfois si proches.

Nina

On l'appellera Nina. Elle qui crie et entend crier en retour. Nina sait que ces voix qui passent par sa fenêtre sont celles de deux amants qui se fouillent. Elle se souvient de sa dernière étreinte, il y a neuf mois. À vingt-deux ans elle n'était pas prête, lui non plus. Il aurait dû se retirer à temps. Pour vingt secondes de plaisir il est resté dedans.

Maintenant elle est seule dans cette chambre avec son ventre qui remue. Ils seront bientôt deux à en croire les contractions.

Accoucher seule, il ne faut pas. Qui coupera le cordon ? Elle n'a prévenu personne. Mais à crier comme elle fait, toutes fenêtres ouvertes, quelqu'un viendra, c'est sûr. Un voisin, un ange, la police.

Elle tend les bras vers son bas-ventre. Le voici qui approche de la sortie, ou de l'entrée, comment appeler cette faille entre les cuisses qui va bientôt jeter dans le monde une nouvelle présence ?

Lui, on l'appellera Oscar. Il clôt cette série de douze rencontres entre treize êtres qui louent ou calomnient le hasard de les avoir juxtaposés ainsi les uns à la suite des autres. Pour l'heure, Oscar ne sent que de petites taches blanches, atomes de pensées et de sensations, il en tient une par l'attention mais aussitôt elle se fond dans ce ciel noir qui est l'unique horizon. Pour l'heure, il n'est presque pas une chose, encore un nuage variable. Bientôt, il apprendra lui aussi à créer des séries et des ensembles nets, il devra circonscrire son corps et lui donner une place sûre. Il créera son propre mouvement au milieu des autres pour tromper cette vérité que certains essaient d'ignorer : que les êtres sont brassés par un vent qui n'a pas de maître.